

RENCONTRE
DES ACADÉMIES DU GRAND EST

À DIJON

le 17 mars 2018



THÈME : LES JARDINS

Rencontre des Académies du Grand Est le 17 mars 2018 à Dijon



Communication de Monsieur Pierre Labrude



Le jardin botanique de Monthabey au Hohneck, un conservatoire alpin victime de la Grande Guerre

Dans les premières années du XX^e siècle, le professeur Camille Brunotte, titulaire de la chaire de matière médicale^[1] de l'école supérieure de pharmacie de Nancy, se met en devoir de créer, avec l'aide active du *Club alpin français*, un jardin botanique destiné aux plantes de montagne, à leur acclimatation et à leur conservation. Le site retenu est situé près du sommet du Hohneck. L'époque a vu la création de jardins d'altitude dans d'autres régions, et des essais ont eu lieu dans les Vosges au siècle précédent avec un succès relatif mais cependant réel. Natif d'Arches, également dans les Vosges, le 5 octobre 1860, Brunotte^[2] est très attaché à la flore des sommets vosgiens où il a fréquemment herborisé avec le professeur Bleicher et leurs élèves en pharmacie nancéiens. Un exemple très précis et qui est même presque au coeur du sujet de cette communication peut être pris dans le programme de «l'excursion botanique des Hautes-Vosges des 14-15-16 juin 1894, sous la direction de Monsieur Bleicher, professeur, et de C. Brunotte, agrégé»^[3]. Pour le vendredi 15 juin, on lit : «Départ à 6 heures du matin (...). Herborisation sur les chaumes. En suivant la frontière, descente à la Schlucht où on déjeune vers onze heures du matin. Départ en suivant toujours la frontière, à 1 heure pour le Hohneck (1 366 m) : 3/4 d'heure de marche. Herborisation sur les chaumes et dans les escarpements du Frankenthal et du Vospel (encore écrit Worspel) jusqu'à 4 heures 1/2. Descente à Retournemer... (...)».

L'origine de la création d'un jardin

L'idée de créer un jardin alpin rassemblant la flore riche et particulière du Hohneck est exprimée par Brunotte au cours d'une conférence intitulée « Plantes de montagnes et jardins alpins » qu'il prononce le 28 mars 1901 lors de l'assemblée générale de la section vosgienne du *Club alpin français*, dont le siège est à Nancy, et dont le texte paraît dans son bulletin dans les mois qui suivent^[4]. L'idée est de réunir le plus grand nombre possible d'espèces botaniques des Hautes-Vosges et des escarpements, et certainement aussi de servir aux herborisations des élèves de l'école supérieure de pharmacie, car l'enseignement sur le terrain, c'est-à-dire les herborisations, comme on vient de le voir, est alors de tradition dans les études de pharmacie en tant qu'auxiliaire indispensable des enseignements théoriques et des travaux pratiques de botanique et de micrographie. Cette étude des coupes « histologiques » des parties des plantes permet d'identifier et de reconnaître les altérations et les substitutions, le plus souvent frauduleuses, des drogues végétales.

Le Hohneck et ses caractéristiques géo-climatiques et floristiques

D'une altitude légèrement supérieure à 1 360 mètres, le Hohneck, par sa situation, sa forme, ses escarpements, le panorama qu'on découvre depuis son sommet, est un site unique dans les Vosges. A l'époque, nulle part ailleurs dans la région ne se trouve réunie une flore aussi riche avec autant d'espèces rares. Selon les géographes du moment, le Hohneck joue localement le rôle du Saint-Gothard dans les Alpes. Le panorama y est exceptionnel, mais un vent glacial y souffle souvent. Ceci n'a pas changé et les guides touristiques actuels ne manquent pas de le souligner.

Le Hohneck constitue la première grande barrière montagneuse que rencontrent les vents et les précipitations depuis l'Atlantique, et il est soumis à un climat extrêmement rude, similaire à celui qu'on rencontre dans les Alpes, et au nord de la Norvège et en Islande, avec, à l'époque, 200 jours de précipitations par an dont 160 de neige, et une température moyenne annuelle de 3,5 degrés. Les vents d'ouest le balayent presque toute l'année. Les arbres de la ligne de faite en portent témoignage par l'orientation de leurs branches. Les nuages viennent s'y heurter en l'enveloppant de brumes et en y déversant leurs précipitations^[5]. La neige reste longtemps présente et abondante à cet endroit, comme nous pouvons nous-mêmes encore le constater à l'occasion de la pratique du ski.

Lors d'une visite effectuée les 17 et 18 mai 1891 par un groupe de membres de la section vosgienne du *Club alpin* parmi lesquels se trouve le grand artiste nancéien Émile Gallé, les excursionnistes trouvent trente centimètres de neige

dès les premières hauteurs et doivent adapter leur tenue autant que faire se peut. Le lundi, partis à quatre heures du matin de l'hôtel de la Schlucht en direction du Hohneck, ils sont accueillis vers cinq heures et demie au sommet par un vent très violent et très froid. Il est impossible d'y rester... Une bourrasque plus forte que les autres disperse le groupe dont plusieurs membres ne seront retrouvés que beaucoup plus tard! Tout est enseveli sous la neige...^[6]. Brunotte et Lemasson, qui connaissent bien les lieux, publient en 1893 une carte des escarpements^[7] où on trouve les courbes de niveau, les sentiers, les sources, les bornes de la frontière et les zones des « dernières neiges ». Dans « La flore des Hautes-Vosges et ses plantes officinales »^[8], Brunotte précise que Mougeot et Nestler avaient rapporté des Pyrénées une petite saxifrage qu'ils avaient plantée près d'un rocher dans un escarpement du Worspel, que lui-même et Lemasson l'ont retrouvée, qu'elle s'y maintient et qu'ils vont chaque année en juillet-août la voir fleurir. Malheureusement, la localisation précise de l'escarpement n'est pas indiquée et le Worspel se trouve à ce moment dans le *Reischland*.

Les précurseurs de Camille Brunotte

Camille Brunotte a repris des idées plus anciennes et il l'a clairement indiqué dans plusieurs de ses publications consacrées au Hohneck et au jardin. Les botanistes et même les particuliers escaladent les pentes du Hohneck et y herborisent depuis plusieurs siècles. Brunotte remonte à 1530 pour l'étude de la flore et, dans la publication citée ci-dessus en référence^[8], il cite Mougeot, Nestler, Berher, Jacquél, et bien sûr Godron et Kirschleger, ainsi que d'autres amateurs. La plus ancienne relation d'une ascension effectuée dans un but touristique est datée de 1736. En 1995, Stoehr^[9] a cité tous ces noms ainsi que ceux de l'abbé Boulay, de Vagny, et du professeur strasbourgeois Schimper, ami et collègue de Mougeot et de Kirschleger. En effet, le médecin et naturaliste Jean-Baptiste Mougeot (1776-1858), de Bruyères, avait commencé ses escalades en 1795. Il est l'un des plus célèbres naturalistes du Hohneck, et il est considéré comme le père de la botanique vosgienne. Il avait transplanté au Hohneck des plantes de haute montagne inconnues en Lorraine et provenant des Alpes ou des Pyrénées. Nestler avait fait de même au Ballon de Soultz.

Après les essais effectués par Mougeot, il convient de citer ceux qui ont été réalisés à Falimont par Mademoiselle Marcelle Ferry^[10]. Le col de Falimont se trouve aujourd'hui sur la route des Crêtes, dont il sera question plus loin, « entre » le jardin du Haut-Chitelet et le Hohneck, un peu plus loin que ce jardin. Dans les années où Brunotte se consacre à « son jardin », Émile Issler, de Colmar, effectue des études sur la flore locale, et, lorsque les membres de la Société botanique de France se rendent au Hohneck en 1908^[11], comme nous le verrons plus loin, ils sont guidés sur les escarpements par Brunotte et par Issler.

En 1904, au moment de la réalisation du jardin, notre pays compte une douzaine de jardins alpins et l'Europe environ trente-cinq. Ce sont les Suisses qui ont montré l'exemple d'après Fliche^[12]. A ce moment, les Vosges en comptent deux, l'un au Ballon d'Alsace, sur lequel on ne trouve que peu de mentions, et celui dont il est question ici^[13]. Selon M. Walter^[14], le jardin du Ballon d'Alsace a été établi par deux botanistes de Belfort en 1894 ou 1895, mais les animaux et les touristes l'ont rapidement ruiné. Peu après, l'hôtelier du Ballon a mis à la disposition de la section belfortaine du *Club alpin français* un terrain proche de son établissement, mais la guerre a détruit les plantations. A l'issue de celle-ci, M. Herbelin, qui s'en occupait, a créé un nouveau jardin dans sa propriété au pied du Ballon. Il existe quelques publications sur ce jardin, entre 1899 et 1923.

Le site, la réalisation et les expérimentations

L'endroit choisi pour le jardin se situe non loin du col de la Schlucht, près du sommet de Monthabey, qui se trouve à 1 246 mètres, et près des sources de la Meurthe, à proximité aussi du tramway qui monte de Gérardmer et de la frontière tracée en 1871. Dès 1902, le *Club alpin français* (C.A.F.) de Nancy admet le principe de la création d'un jardin et, en 1903, il vote des fonds pour la mise à exécution du projet. Le terrain est choisi à environ trois cent mètres de la ferme de Monthabey^[15]. Ce nom s'écrit aussi Montabey, en particulier sur les cartes du *Club alpin* et du Service géographique de l'Armée; des guides indiquent « Montabeuf », et le terme patois est Mont-à-bey, c'est-à-dire « Mont-aux-boeufs »^[16]. Il est situé au bord d'un chemin allant vers le Collet, à moins d'un kilomètre de la frontière établie avec l'Empire allemand et du col de la Schlucht, à 1175 mètres d'altitude. Il se trouve sur la commune du Valtin, dans des terrains appartenant à la famille vosgienne de Bazelaire de Lesseux, qui consent à louer au C.A.F. 1 100 mètres carrés situés en lisière de la forêt et traversés par un ruisseau issu, environ 600 mètres en amont, d'une des sources de la Meurthe, et fournissant environ dix litres d'eau par minute. L'endroit ne comporte pas de route et peu de chemins pour des raisons stratégiques, afin de compliquer les mouvements de l'ennemi en cas de conflit, et c'est le marcaire de Monthabey qui prête sa charrette ou la compagnie des tramways qui arrête sa machine à proximité lorsque des produits lourds sont acheminés au jardin^[17].

Au mois de septembre 1903, les travaux d'aménagement du chaume sont entrepris sous la direction du paysagiste Didier, des allées sont tracées pour délimiter de grands massifs, et des blocs de granit sont transportés afin de donner du relief et de créer des infrastructures propices aux plantes. Le ruisseau est élargi pour former trois mares plantées d'espèces comme les balsamines, les sagittaires ou les renoncules aquatiques. Le lit du ruisseau, traversé par deux

ponts, reçoit de grosses roches pour accueillir les mousses et les lichens. Divers amis et collectionneurs fournissent des plantes : Mademoiselle Marcelle Ferry de Saint-Dié déjà citée, Messieurs Schott de la *Société centrale d'horticulture de Nancy*, Gerbeaux, horticulteur. C'est Monsieur Jarville, horticulteur à Gérardmer, qui est choisi pour assurer l'entretien, tandis que le conservateur est Monsieur Géhin, directeur de l'école primaire supérieure de la ville^[18]. Il faut en effet que quelques personnes qui sont sur place, ou du moins à proximité, puissent se rendre assez facilement sur le sommet car Camille Brunotte réside à Nancy où il enseigne, cependant qu'à ce moment, le train pour Gérardmer met plusieurs heures pour y parvenir. Il faut ensuite emprunter le tramway à vapeur qui conduit jusqu'à Retournermer puis le tramway électrique qui monte depuis la vallée jusqu'au col de la Schlucht et au sommet du Hohneck^[19]. Pendant la belle saison, Brunotte vient tous les samedis^[20].

Le 25 octobre 1903, veille de la première neige, une quarantaine de plantes prospèrent déjà. Ayant été recouvertes par au moins six mètres de neige, elles sont retrouvées en 1904^[21]. Le 15 juin de cette année, le jardin compte plus de cent-vingt espèces de la flore vosgienne, d'autres régions et aussi d'autres pays comme la Suède ou le Kamtchatka. L'inauguration a lieu le 11 août 1905 pendant le congrès du *Club alpin*^[22]. L'endroit n'a rien de grandiose, sa surface est limitée, et il est entouré par une simple barrière de bois, assez élevée pour que les animaux ne puissent pas pénétrer trop aisément et dévaster les plantations. Sa porte mentionne son appartenance comme le montre la carte postale de la figure 1, réalisée après la transformation du jardin en station expérimentale.



Figure 1 : la porte du jardin et la clôture. Carte postale ancienne, collection P. Labrude.

Du côté gauche passe le sentier qui joint le Collet au sommet de Monthabey. En forme de losange, le site mesure 27 mètres de « façade » avec des côtés de 36 et de 45 mètres et un côté arrière de 32 mètres adossé à la forêt. Le ruisseau s'écoule du côté droit et vers l'observateur qui regarde de ce côté. Un faisceau d'allées part de l'entrée pour se rejoindre au fond du jardin en ayant délimité des bordures périphériques et trois grands massifs de quinze mètres de longueur, trois mares, une douzaine de rocailles et rochers isolés, un chaume, huit bouquets d'arbres dont des hêtres rabougris des chaumes, et des emplacements réservés aux établissements d'enseignement de Gérardmer et de Bruyères^[23] (figure 2).

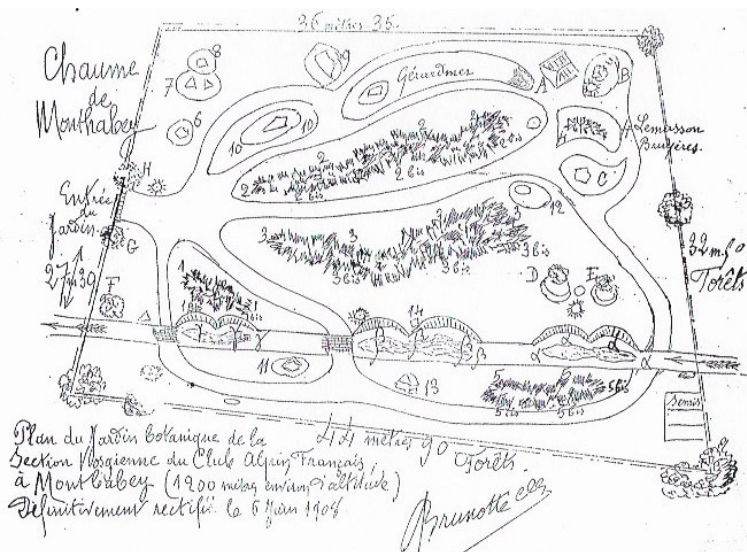


Figure 2: le plan établi et signé par le professeur Brunotte.
Document issu des archives de Meurthe-et-Moselle (W 1018/106),
emprunté à la thèse de Muriel Gautier-Taffner (référence 23), p. 67.

L'accès s'effectue à pied depuis le col de la Schlucht, la distance étant d'environ 500 mètres depuis la gare, ou par le tramway. En effet, un aiguillage se trouve près du jardin, et la société T.G. qui le met en oeuvre y organise des arrêts exceptionnels au bénéfice des groupes, qui n'ont plus que trois à quatre minutes de marche pour y accéder par un sentier ombragé. En 1907, le *Guide des promenades aboutissant au parcours du tramway* précise, à propos de celle qu'il est aisé d'effectuer au « jardin alpestre et retour (une demi-heure de marche) », depuis la station de la Schlucht: « prendre au bout de la gare le sentier qui monte à droite. Passer dans la chaume de Montaboeuf au dessous de la ferme (jolie vue sur la vallée du Valtin) et à 300 mètres au delà se trouve

le jardin d'essai fermé par une palissade ; pour visiter, demander la clef à l'hôtel Français en inscrivant son nom sur un registre spécial »^[24]. La clé est également disponible chez MM. Géhin et Jarville. Mais l'absence d'une surveillance suffisante conduit à des intrusions et à des cueillettes intempestives !

En août 1905, le jardin a donc reçu la visite de son propriétaire, le *Club alpin français*. Plus importante est celle effectuée en juillet 1908 par les membres de la *Société botanique de France*, qui sont réunis en congrès à Nancy et qui se déplacent pendant deux journées « en session extraordinaire » pour une exploration botanique du massif. La société n'était pas venue dans les Vosges depuis un demi-siècle, le 16 juillet 1858, à l'occasion de son congrès tenu à Strasbourg, et en présence de Godron de Nancy, de Kirschleger de Strasbourg et de Mougeot de Bruyères. Après le discours de Brunotte, c'est le pharmacien de Saint-Dié, Henri Schmidt qui prend la parole. Il s'exprime à différents titres : celui de député de l'arrondissement de Saint-Dié et de conseiller général de Gérardmer^[25], celui d'élève et d'ancien préparateur du laboratoire à l'école de pharmacie, mais peut-être surtout en raison de l'activité qu'il a déployée pour que le jardin prenne naissance : les nombreuses visites qu'il a faites pour trouver un emplacement, le défrichement du chaume, la mise en place des rocailles, etc^[26].

Au fil des plantations et des cycles végétatifs, le jardin se révèle un champ d'expérimentations de physiologie végétale car, si certaines espèces, comme le *Dryas octopetala*, s'y comportent comme dans leurs milieux naturels, d'autres évoluent. Brunotte écrit en 1908 : « Les edelweiss fleurissent en juillet et donnent des inflorescences normales, bien qu'un peu moins blanches et moins soyeuses que celles des Alpes. Les gentianes des Alpes, à Monthabey, ont d'abord fleuri avec leur bleu habituel mais ont donné l'année suivante des fleurs moins vives puis très pâles, puis rosées et, l'année précédente (1907) de nombreuses fleurs, environ la moitié, étaient tout à fait blanches. Quant à la digitale jaune, l'altitude a eu pour résultat de la rabougir (0,3 ou 0,4 mètre au lieu de 0,8 à un mètre) et de rendre les fleurs plus petites, mais de forcer l'intensité de leur coloris, le sol étant approprié à la plante »^[27].

La mort du fondateur et le transfert du jardin à la faculté des sciences de Nancy

Brunotte aurait souhaité consigner toutes ces observations dans des ouvrages et publications. Malheureusement il est emporté en l'espace de quelques jours par une appendicite. Il meurt le 16 mai 1910 à Nancy. Aux lendemains de sa disparition, ses amis et collaborateurs souhaitent perpétuer son souvenir en élevant à sa mémoire, dans le jardin qu'il a fait créer et qui est donc un peu

le sien, une pierre où serait encastré un médaillon reproduisant ses traits. Un comité d'organisation voit le jour sous la présidence d'honneur du recteur Adam, et sa composition, avec un appel à souscription, paraît dans le numéro de mai-juin 1910 du bulletin du *Club*. Présidé par le notaire Adolphe Garnier, le bureau a pour vice-président M. Lafontaine, le président de l'association des anciens élèves de l'école de pharmacie, et pour secrétaire et trésorier, M. Louis Godfrin, le fils du directeur de l'école et le président de l'association des élèves. Le comité comporte des personnalités qui se sont impliquées dans la création du jardin, des pharmaciens et des professeurs, mais aussi MM. Lemasson, l'ami et le collaborateur de longue date, Thiry, de la faculté de médecine de Nancy, et Henri Schmidt, déjà cité, qui a beaucoup œuvré pour le jardin^[28]. Le statuaire nancéien Ernest Bussière, membre de l'*École de Nancy*, est choisi pour sculpter le médaillon. Son nom et la date « 1911 » y figurent à côté du visage de Brunotte. La pierre provient de la vallée de Munster et rappelle celle qui a été utilisée pour le monument dressé à la mémoire de l'illustre professeur strasbourgeois Kirschleger à Munster le 23 mai 1909^[29] (figure 3). Elle est transportée par les soins du jardinier Jarville. L'inauguration du monument (figures 4 et 5), légèrement retardée par rapport aux prévisions, a lieu le lundi 12 juin 1911^[30].



Figure 3 : le monument à Kirschleger à Munster. Collection P. Labrude.



Figure 4 : le monument à Brunotte. Collection P. Labrude.



Figure 5: les massifs de la partie gauche du jardin et le monument. Collection P. Labrude.

Quelque temps après la disparition du fondateur, le *Club alpin* décide de ne plus assumer l'entretien du jardin et exprime le désir de le céder à l'université de Nancy. Des tensions se produisent avec le professeur Godfrin, directeur de l'école supérieure de pharmacie et lui-même naturaliste, qui intervient à plusieurs reprises en octobre et novembre 1910 pour que le jardin soit cédé à l'école qu'il dirige. Tout cela n'est pas très clair et l'*Est républicain* s'en fait l'écho le 10 décembre, d'où un courrier du *Club alpin* au recteur le 21 décembre^[31].

Le conseil de l'université accepte l'offre du *Club alpin* au cours de sa séance du 24 février 1911. Il est décidé que la location reste à la charge du *C.A.F.*, mais que les plantations passent à celle de l'université, et que l'entretien est partagé entre celle-ci, le *C.A.F.* et l'Association des anciens élèves de l'école supérieure de pharmacie. Le centralisme habituel fait que le ministre est averti des moindres détails par de nombreux courriers...^[32]. La direction du jardin est confiée par arrêté rectoral à Edmond Gain, professeur-adjoint de botanique à la faculté des sciences et, à partir de janvier 1913, directeur du jardin botanique de Nancy. Le conservateur reste M. Géhin. L'origine personnelle et l'orientation professionnelle du professeur Gain sont très différentes de celles de son collègue Brunotte. Originaire de l'Aisne où il est né en 1868, il est arrivé à Nancy en 1895 en qualité de maître de conférences de botanique agricole à la faculté des sciences. Professeur adjoint depuis 1902, il est nommé titulaire de la chaire de botanique en 1912. Important acteur du développement du pôle scientifique nancéien, il prend principalement part à l'extension de l'institut agricole qui a été créé en 1900, en demandant la création d'une section coloniale. Il devient

ainsi le directeur de l'institut, qui est devenu « agricole et colonial ». Il est donc déjà très occupé lorsque le recteur lui confie la succession de Brunotte. Le jardin va s'agrandir et prendre une orientation scientifique partiellement différente de ce qu'elle était jusque-là, et que le professeur Gain a indiquée au recteur dans un courrier du 1^{er} avril 1911 lorsqu'il a été pressenti et qu'il a accepté la charge^[33].

Un nouveau bail est signé avec les propriétaires du terrain le 29 février 1912 pour une durée de vingt ans à compter du 1^{er} janvier et pour un loyer de deux francs cinquante par are. Le locataire ne peut pas sous-louer mais il bénéficie du droit d'eau et de l'autorisation de construire. Mille mètres carrés sont ajoutés au site, ce qui double presque sa surface. Ils sont utilisés pour de nouvelles plantations et pour la construction d'un chalet de quelques pièces à usage de laboratoire de micrographie, d'herbier, de bibliothèque, de musée, et même de logement pour les étudiants qui viennent travailler au jardin et que l'éloignement oblige à habiter quelques jours sur place. Un hangar à outillage en bois est également réalisé pour le jardinier. Un inventaire est entrepris et des étiquettes en métal émaillé remplacent les anciennes fiches. Les rocailles sont complétées par des massifs où sont rassemblées des variétés d'une même espèce (gentianes, orchis, saxifrages, rhododendrons, lis martagons), et des plantes fourragères exotiques sont plantées en vue de suivre leur acclimatation. Une tourbière est créée et deux massifs calcaires sont constitués pour les plantes inadaptées au sol granitique du lieu. Des semences sont récoltées et un service d'échanges est organisé. Le député Abel Ferry s'intéresse au jardin et le ministre de l'Instruction publique lui accorde une subvention de 1 500 francs qui sont employés pour la réalisation de cadres. Ces améliorations coûtent 11 000 francs au total, et le « nouveau jardin » est inauguré par le doyen de la faculté des sciences le 26 septembre 1913^[34].

Des expériences de génétique et d'amélioration de la pomme de terre de féculerie par l'altitude sont réalisées. C'est l'époque en effet où la féculé a d'importantes utilisations dans l'industrie. Le jardin prend une nouvelle orientation avec la plantation et l'expérimentation de plantes alimentaires, fourragères et médicinales alpines. L'étude des fourrages alpestres constitue un aspect important de l'activité dirigée par Gain avec le concours d'un vétérinaire militaire. La mise en place de ces extensions et améliorations et l'organisation des visites sont terminées en juillet 1914: le 10 pour les visites et le 23 pour l'équipement du laboratoire^[35]. La guerre va être déclarée dans un peu plus d'une semaine! L'ensemble comprend à ce moment 700 à 800 espèces dont 200 espèces fourragères de la flore alpestre. Ces chiffres sont cités par Gain en 1921^[36]. Des stations spéciales de certaines plantes, comme les edelweiss ou la clématite des Alpes ont été créées hors du jardin, à Falimont où le vent est très violent et à Frankenthal où la difficulté d'accès rend les cueillettes moins

faciles. Ceci constitue une sorte de retour aux expérimentations des précurseurs vosgiens. Le jardin prend alors le nom de « Station expérimentale de l'institut agricole de l'université de Nancy » (figure 6).



Figure 6: le chalet portant la mention « station expérimentale ». Collection P. Labrude.

A la veille de la guerre, le rapport du doyen de la faculté des sciences relatif à l'année 1913-1914, fait état des essais d'amélioration de la pomme de terre à la demande du professeur d'agriculture de Saint-Dié, de la réception de 250 espèces nouvelles venues du jardin botanique de Nancy, du nouveau règlement d'ouverture, et des expériences de génétique faites à l'aide de semences acquises auprès d'un établissement situé à Nages, dans le Tarn.

La guerre 1914-1918 et ses conséquences

Au cours de la guerre, le jardin n'est pas occupé par l'ennemi mais sa position à quelques centaines de mètres de la frontière dessinée après la guerre de 1870 lui est fatale. Dans les jours qui suivent la mobilisation du 2 août, il sert d'abord de pâturage aux mulets des unités de l'armée française qui montent de la vallée, puis les opérations militaires le détruisent presque entièrement. En effet et comme on le comprend aisément, les soldats récupèrent tout ce qui peut servir à l'équipement des tranchées et des abris. Sa position sur la ligne de feu et les règlements militaires interdisent toute venue d'un membre de l'université. La situation du professeur Gain aurait de toute façon rendu de telles visites à peu près impossibles. En effet, après s'être porté volontaire et avoir servi dans un hôpital militaire au cours des premières semaines du conflit, il revient à la faculté en octobre pour assurer à lui tout seul la totalité des enseignements de botanique. En octobre 1917, sa maison de Nancy est détruite lors d'un bombardement, et il doit se réfugier à Paris avec sa famille. Il rejoint ensuite l'université de Clermont-Ferrand à sa demande avant de réintégrer Nancy à la fin du conflit^[37]. Il s'investit alors beaucoup dans des activités administratives et on comprend dès lors que la refondation du jardin de Monthabey ne peut constituer qu'une petite partie de ses nombreuses préoccupations.

Cependant, pendant le conflit, le rapport annuel du doyen de la faculté des sciences rend compte de l'état du jardin à plusieurs reprises, ce qui montre qu'on s'en préoccupe et que quelqu'un se rend sur place ou recueille des informations. Ce sont Messieurs Géhin et Jarville ! Pour l'année 1914-1915, ce rapport mentionne seulement les dégâts occasionnés aux collections et au laboratoire. L'année suivante, les nouvelles sont plus tristes puisqu'il est question de destruction et d'effort perdu. Le jardin ne revient à l'ordre du jour qu'en 1918-1919 avec la mention d'une destruction presque totale^[38]. Entre-temps, les Gérômois qui s'en occupaient sont décédés.

Au moment de l'Armistice, en effet, seul subsiste le chalet, bien sûr abîmé, entouré seulement de quelques plantes. Les massifs ont à peu près disparu et les graminées du chaume ont envahi les anciennes plantations. L'armée a utilisé tout ce qu'elle pouvait pour ses cantonnements et elle a fait passer des installations sur le site. Le chalet a servi d'abri au colonel qui dirigeait la construction de la route qui est appelée aujourd'hui « route des Crêtes ». Mais surtout et c'est cela qui est irréparable, au moins à court terme, c'est que l'armée a détourné le ruisseau dès sa source lors des remblaiements nécessaires à la création de cette route, alors dite « route Joffre », dont la partie sud qui nous intéresse ici, va du col de la Schlucht au Markstein en passant près de Monthabey et du Hohneck. Le site n'est donc plus irrigué et cette absence d'eau est grave car la flore du lieu est hygrophile. Il est possible qu'en dépit des dommages de

guerre attribués à l'université, le coût des travaux de génie civil à réaliser pour rétablir cette alimentation dépassait les sommes disponibles. Il y a aussi à ce moment beaucoup d'autres choses à faire et à remettre sur pied, y compris à Nancy; le site du jardin est très éloigné de l'université et, comme déjà indiqué, la durée des déplacements apparaît alors considérable. Aujourd'hui, les moyens techniques disponibles auraient peut-être permis de retrouver cette eau tant désirée sans trop de difficultés.

Les dommages de guerre sont estimés à 7450 francs en janvier 1919. Le 15 septembre, le professeur Gain avertit le recteur Adam du détournement de la Meurthe par l'armée, de l'occupation des lieux par des civils mis en place par le propriétaire, et de la disparition du médaillon, donc de la nécessité de réévaluer le montant de ces dommages. Certains accusent les Allemands du vol du médaillon, ce qui n'est guère possible puisqu'ils n'ont pas pénétré dans cette partie de notre pays, d'autres des prisonniers russes... Il a aussi été écrit que le médaillon avait été mis en lieu sûr dans une maison de Gérardmer et qu'il y était encore en 1944 quand les Allemands avaient fait sauter l'immeuble! Quelle qu'en soit l'origine, cette perte pouvait être réparée assez aisément, et bien plus grave était l'absence d'eau.

Quelques semaines plus tard, lors de la séance du 10 octobre de la *Société botanique de France*^[39], sans doute à Paris, Constant Lemasson indique que le jardin existe mais que les rocailles et les plates-bandes sont envahies par les graminées du chaume, que le bâtiment n'a plus de portes ni de fenêtres, mais que son toit et ses planchers sont à peu près intacts, que le médaillon est descellé et qu'une ligne électrique traverse le terrain. La clôture a disparu mais les visiteurs semblent avoir respecté ce qui reste des plantations. Si les plantes vosgiennes et alpines ont presque toutes disparu, Lemasson en cite cependant douze espèces, concluant que la disparition de nombre d'entre elles lui semble naturelle et due à la concurrence vitale. Le 27 mai 1921, dans la même instance, Gain^[40] conteste ces conclusions et attribue cette disparition à deux causes. La première est que le jardin a servi d'enclos aux mulets des troupes, qui ont tout mangé ou piétiné, la seconde que le tracé de la route Joffre a obligé le Génie à détourner le ruisseau (un « bras » de la future Meurthe) à sa source alors qu'il venait au jardin après un parcours de 600 mètres pour l'irriguer et constituer une tourbière où vivaient des plantes qui avaient été apportées du Lispach et du Tanneck en 1913. Dépourvue d'eau, la station humide est devenue sèche et s'est transformée en chaume où ne peuvent prospérer que les espèces du gazon. Après le dépôt auprès de la commission cantonale de Fraize d'une demande réévaluée de réparation des dommages de guerre s'élevant à 48 000 francs, Gain indique que si le retour de l'eau n'est pas possible, il faudra chercher une autre station ailleurs. Le rapport de l'université de 1920-1921 confirme cet état et

évoque un changement de site afin de retrouver de l'eau et de rechercher le voisinage d'une maison forestière en vue d'assurer un gardiennage. L'année suivante, dans *Gérardmer-Saison*, Gain écrit que Monthabey ne correspond plus aux besoins pour cette raison et aussi parce que le site est trop petit. Il a pour projet de reconstruire en deux ans un jardin d'une surface de deux hectares, sur un site acquis à cet effet et comportant si possible les sites naturels utiles, en particulier une bande tourbeuse^[41].

La recherche de sites différents en collaboration avec la nouvelle université de Strasbourg s'avérant infructueuse, la décision est finalement prise d'abandonner le projet de reconstitution du jardin et de son environnement. Les dommages de guerre sont cédés à la section de ski du Club vosgien (Ski-club Strasbourg). Le pavillon est remis en état sous la direction de M. Fruhinsholz et transformé en un refuge pour skieurs qui conserve le nom de « jardin alpin ». Un enclos similaire à celui d'origine est rétabli et les plantes rescapées sont conservées et régulièrement entretenues de 1927 à 1931 par M. Bott, de Munster, spécialiste des plantations alpines. Les cartes postales du site datant de la décennie 1930-1940 montrent le chalet remis en état mais avec des ouvertures différentes, et la présence d'un abri en tôle « métro », de plantations et d'une clôture (figure 7)^[42].



Figure 7 : le jardin et le chalet à l'époque du club de ski strasbourgeois.
Carte postale ancienne, collection P. Labrude.

Ce site est encore utilisé en 1966 lorsque le jardin du Haut-Chitelet est créé à proximité. Il est même encore possible d'y distinguer quelques restes de plates-bandes et quelques conifères « d'origine », et d'y trouver la pierre qui portait le médaillon à la mémoire du professeur Brunotte. Le bâtiment existe encore actuellement mais il a été transformé en une maison qui est presque englobée par la forêt (figure 8).

Le présent

Sur place, le visiteur qui emprunte le chemin qui monte vers la forêt en passant près du bâtiment de l'ancienne ferme de Monthabey, non loin de la piste de ski, rencontre une petite maison qu'il prend certainement pour une maison de vacances banale (figure 8). Pour le promeneur qui sait, mais il y en a très peu, il s'agit de l'ancien chalet, celui qui avait été érigé sous la direction du professeur Gain et qui était ensuite devenu le chalet du Ski-club strasbourgeois. C'est, en ce début du XXI^e siècle et un siècle après la Grande Guerre, le seul vestige, anonyme mais sur place, de ce que fut le jardin de Monthabey... C'est peu et pourtant c'est beaucoup pour le botaniste qui passe par là et qui sait ce que rappellent ces murs !



Figure 8 : l'ancien chalet du jardin en lisière de la forêt. Photographie P. Labrude, 2003.

Quel bilan tirer de cette aventure ? Une réussite rapide après plusieurs échecs, mais des malheurs successifs et rapprochés : la mort brutale du fondateur, la guerre et la destruction, la difficulté à reconstruire en l'absence d'eau ou du moins s'il n'en existe pas assez, un directeur sur-occupé par ailleurs, l'éloignement... Pourtant, un demi-siècle plus tard se produit une sorte de recreation à peu de distance avec une vocation similaire : la jardin d'altitude du Haut-Chitelet. Aussi le jardin de Monthabey n'est-il pas tout à fait mort, un siècle après cette terrible guerre dont nous commémorons le centenaire, et qui lui a été fatale. La pierre qui supportait le médaillon à Monthabey a été transportée au Haut-Chitelet et un nouveau médaillon, identique à l'original, y a été fixé. Une étiquette placée près d'elle rappelle le souvenir du jardin de Monthabey et de son promoteur, le professeur Camille Brunotte.

Sources documentaires utilisées et notes

- [1] La matière médicale est la discipline médicale et pharmaceutique qui traite des substances employées pour la préparation des médicaments et qui s'appelle aujourd'hui pharmacognosie, c'est-à-dire la « connaissance de ce qui fait le médicament et le toxique », des mots grecs *pharmakon*, médicament ou remède et toxique, et *gnosein* ou *gnôsis*, savoir. La botanique y occupe une place importante, et Brunotte est effectivement un naturaliste et un botaniste en même temps qu'un pharmacien.
- [2] Grélot P., « Le professeur Camille Brunotte », *Bulletin des sciences pharmacologiques*, 1910, vol. 17, p. 355-359.
Lautour A.M., « Brunotte (Camille) », *Dictionnaire de biographie française*, 1955, vol. 7, colonne 565.
Labrude P., « Notre confrère Camille Brunotte, créateur du jardin d'altitude de Monthabey, au Hohneck », *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 2002-2003, 8^e série, vol. 17, p. 245-258. Camille Brunotte était correspondant de l'Académie de Metz depuis 1901 et de l'Académie de Stanislas depuis 1902.
- [3] « Excursion des 14-15-16 juin 1894 », affichette manuscrite, archives de la faculté de pharmacie de Nancy.
- [4] Brunotte C., « Plantes de montagnes et jardins alpins », *Bulletin du Club alpin français section vosgienne Nancy*, Thomas, Malzéville-Nancy, 1901, p. 49-61, 75-78 et 84-92, et tiré-à-part de 23 pages avec une planche de figures.
- [5] Ochsenein G., « La végétation du Hohneck », dans : *Le Hohneck Aspects physiques, biologiques et humains*, Association philomathique d'Alsace et de Lorraine éditeur, Strasbourg, Dernières nouvelles d'Alsace, 1963, p. 448, ici p. 157 et *passim*.
- [6] Gallé E., « Neiges de Pentecôte, excursion du Club alpin français, section vosgienne, les 17 et 18 mai 1891, Valtin, Tannek, Hohneck, Rothenbach, col du Marchais et de Bramont, lac des Corbeaux, Cornimont », *Bulletin du Club alpin français, section vosgienne*, 1891, p. 54-63.
Le Tacon F., « Dans les pas d'Émile Gallé », *Les Cahiers de l'Est républicain, Ballades d'été en Lorraine et en Franche-Comté*, 2008, p. 58-63. L'auteur remercie vivement son confrère François Le Tacon pour la communication de ces deux documents.
- [7] Brunotte C. et Lemasson C., « Guide du botaniste herborisant au Hohneck et aux environs de Gérardmer », *Bulletin du Club alpin français...*, Berger-Levrault, Nancy-Paris, 1893, p. 41. Ce travail comporte une liste détaillée de la flore ainsi qu'une carte très précise des escarpements du Hohneck et de leurs caractéristiques, établie par les auteurs. Elle figure également dans « Nouvelles stations de plantes rares dans le massif du Hohneck » en 1899 (Berger-Levrault, Paris-Nancy, p. 14).

- [8] Brunotte C., « La flore des Hautes-Vosges et ses plantes officinales », *Bulletin du Club alpin français...*, Nancy, 1903, p. 22 (tiré-à-part). Il s'agit du texte d'une conférence faite à Gérardmer le 3 mai 1903. La plantation de saxifrage de Mougeot est citée p. 20.
- [9] Stoehr B., « La découverte des Hautes-Vosges par les botanistes du XIX^e siècle », *Dialogues transvosiens*, Ingersheim, 1995, n°10, p. 61-66.
- [10] Walter E., *Les jardins alpins des Vosges et le jardin botanique du col de Saverne*, Imprimerie alsacienne, Strasbourg, 1935, p. 4-7. A ma connaissance, Mademoiselle Ferry n'a pas de lien direct avec l'homme politique déodatien bien connu.
- [11] « Visite de la Société botanique de France au jardin alpin de Monthabey (Vosges) », *Bulletin de la Société botanique de France*, 1908, vol. 55, p. CXC-CXCIV. Ce compte rendu comporte une liste importante, mais non exhaustive, des plantes que comporte le jardin à la date du 30 juillet 1908.
- [12] « Visite de la Société botanique de France... », *loc. cit.* Fliche, p. CXCII et CXCIII.
- [13] Brunotte C., « Le jardin d'essai de la section vosgienne du C.A.F. », *Bulletin du Club alpin français...*, 1905, p. 22-29. Cette publication présente des photographies de l'inauguration et un plan du jardin, établi par M. Brunotte, mais différent de celui qui se trouve aux archives départementales à Nancy (W 1018/106) et qui doit en avoir été le modèle. Un texte très similaire a été publié dans le numéro de Noël de *Gérardmer-Saison* en 1904 : « Le Jardin d'essai de la section vosgienne du C.A.F. à Monthabey », Huguenin, Epinal, p. 1-10.
- [14] Walter E., *Les jardins alpins des Vosges...*, *op. cit.*, p. 8.
- [15] Brunotte C., « Le jardin d'essai... », *op. cit.*
- [16] Walter E., *Les jardins alpins des Vosges...*, *op. cit.*, p. 4-7.
- [17] Gain A., « Le jardin alpin de Monthabey », *Gérardmer-Saison*, 1967, n°1054, p. 1.
- [18] Brunotte C., « Le jardin d'essai... », *op. cit.*
- [19] Domengie H. et Banaudo J., *Les petits trains de jadis Est de la France*, Les éditions du Cabri, Breil-sur-Roya, 1995, p. 196-203. La section de Gérardmer à Retournemer, d'une longueur de 10,5 kilomètres, est concédée à l'architecte nancéien Henri Gutton. Elle est ouverte en juillet 1897 avec un tramway à vapeur. L'exploitant devient la Société anonyme des tramways de Gérardmer, dite « T.G. ». La section de Retournemer à la Schlucht et au Hohneck est ouverte en juin 1904 avec un tramway électrique. Longue de 6,3 kilomètres, elle est établie en grande partie sur une plate-forme indépendante de la route. L'antenne en direction du Hohneck s'embranché à contre-sens à environ un kilomètre avant le col. Longue de 2,8 kilomètres, elle monte par un tracé en boucle sous le col de Falimont et se termine sur une pente herbeuse en contrebas de l'hôtel et de la table d'orientation à 1 322 mètres d'altitude. En 1914, environ douze trains circulent de bout en bout entre mai et octobre.

- [20] Urbain S., « Le jardin alpin de Monthabey. Ce qu'est devenue l'oeuvre de Camille Brunotte, son transfert et sa reconstitution », *L'Est républicain*, édition de Saint-Dié (?), 28 avril 1925.
- [21] Brunotte C., « Le jardin d'essai... », *op. cit.*
- [22] Brunotte C., « Le jardin d'essai... », *op. cit.*, planche de photographies.
- [23] Gautier-Taffner M., *Le professeur Camille Brunotte, sa vie, son oeuvre*, thèse de diplôme d'État de docteur en pharmacie, sous la direction de P. Labrude, Nancy, 1995, p. 95. Des plans du jardin sont présentés aux pages 66 et 67.
- [24] *Guide des promenades aboutissant au parcours du tramway*, Tramways de Gérardmer éditeur, Berger-Levrault, Nancy, 1907, 35 p., ici p. 24, promenade n°27 : « Le jardin des plantes alpestres et retour ».
- [25] Grivel G., « La vie politique à Saint-Dié de 1870 à 1914 », dans : *Saint-Dié-des-Vosges Patrimoine, société et paysage*, actes des 17^e Journées d'études vosgiennes, Saint-Dié-des-Vosges, 23-25 octobre 2015, Fédération des sociétés savantes des Vosges et Société philomathique vosgienne éditeurs, 2016, p. 255-312.
- [26] « Visite de la Société botanique de France... », *op. cit.*
- [27] Brunotte C., « Le jardin alpin du Hohneck », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'école supérieure de pharmacie de Nancy*, 1908, n°1, p. 18-21. Ce texte comporte une liste des plantes présentes à ce moment.
- [28] « Comité d'organisation du monument Camille Brunotte », *Bulletin du Club alpin français...*, supplément, mai-juin 1910, p. 2.
- [29] Zimmermann C.N., *Frédéric Kirschleger La valeur impérissable d'une oeuvre*, thèse de diplôme d'État de docteur en pharmacie, sous la direction de R. Carbiener, Strasbourg, 1992, p. 93.
- [30] « Inauguration du monument Brunotte au Hohneck », *Bulletin de l'Association des anciens élèves de l'école supérieure de pharmacie de Nancy*, 1912, n°5, p. 18-19.
- [31] Archives départementales de Meurthe-et-Moselle (ultérieurement ADMM), W 1018/106, « jardin de Monthabey ». Le dossier comporte un plan du jardin daté du 6 juin 1908 et signé de C. Brunotte.
- [32] ADMM, W 1018/106.
- [33] ADMM, W 1018/106.
- [34] Gain E., « Le jardin alpin de Monthabey », *Gérardmer-Saison*, 1922, n°355, p. 1-2.
- [35] Gain E., « Le jardin alpin de Monthabey », *Gérardmer-Saison*, *op. cit.*
- [36] Gain E., « Jardin alpin de Monthabey (Hohneck) », *Bulletin de la Société botanique de France*, 1921, vol. 68, p. 295-297.

- [37] Tribout de Morembert H., « Gain (Edmond-Eugène) », *Dictionnaire de biographie française*, 1982, vol. 15, colonnes 117-118, n°3.
- Cussenot J.-R. et Bolmont E., « Edmond Gain (1868-1950) professeur de botanique », dans : *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts Dictionnaire biographique (1854-1918)*, L. Rollet, E. Bolmont, F. Birck et J.-R. Cussenot éditeurs, PUN-Presses universitaires de Lorraine, Nancy, 2016, p. 242-247.
- [38] *Rapport annuel du conseil de l'université et comptes rendus des facultés et école*, édition annuelle, consultée ici de 1913-1914 à 1923-1924, et qui paraît l'année suivante chez un éditeur variable de Nancy.
- [39] Lemasson M., « Le jardin alpin de Montabey (Hautes Vosges) », *Bulletin de la Société botanique de France*, 1919, vol. 66, p. 280-281.
- [40] Gain E., « Jardin alpin de Monthabey... », *op. cit.*
- [41] Gain E., « Le jardin alpin de Monthabey », *Gérardmer-Saison, op. cit.*
- [42] Walter E., *Les jardins alpins des Vosges...*, *op. cit.*, p. 6.